

Et les saules pleurent (Syrano)

Je me souviens de tout. Du hêtre et de l'avoir,
Des marrons, des châtaignes, des premières coupures de rasoir
Et des tisanes au tilleul le soir qui embaumaient nos chambres
Quand maman contait l'histoire. C'est vrai cela n'est plus que cendre
Mais l'incendie n'a rien ôter à la chaleur des longs dimanches
Passés à chat perché ou cochon pendu dans les branches
Du grand cerisier. A l'ombre de sa silhouette voûtée
On guérissait les brûlures indiennes par un goûter.
J'en ai connu des canicules et des gelées terre à terre.
Il a fallu plus d'une fois faire preuve de caractère
Et s'endurcir dans la rigueur loin du confort des serres
Sans obscurcir le lendemain pour voir plus clair hier.
Le corps frêne et l'esprit peuplier
Mais je me rappelle de tout. Les étés dans notre abris côtier
Lorsque montait la sève. Et je me résigne
A ces instants figés dans l'ambre, la résine.
Maintenant que mes vieux os craquent comme les bûches crépitent
Dans l'âtre brûlant où ils brasillent comme des pépites
Juste le temps de faire une connerie, je me souviens les conifères,
Un gosse moulant ses mains dans le plâtre pour la fête des mères
Ou enfilant, maladroit, des nouilles en collier.
En y pensant je me promène encore à l'orée des bois.
J'ai gardé ces empreintes dans mon cœur écolier
Et j'empreinte toujours les allées bordées de lilas.

Refrain

Et les saules pleurent sur les charmes de ma jeunesse
Les années qui bourgeonnent et l'allégresse en fleur.
Comme tout est sourd. Comme tout est sordide
Quand la mémoire implore la fin qui nous effleure.
Et les saules pleurent sur les charmes de ma jeunesse
Les années qui mûrissent et l'allégresse en fleur.
Comme tout est sourd. Comme tout est sordide
Quand la mémoire implore la fin qui nous effleure.

Je me souviens de tout. De la moindre bourrasque,
De chacune des tempêtes qui a balayé mes basques
Et ma parure dont les restes sous le vent
En se soulevant pestent sur la façon dont jadis ils apparurent.
Je me souviens du temps où j'étais beau et fort,
Où mon corps fourbu ne rechignait pas encore à l'effort
Où je faisais voler ses jupes comme des feuilles qui se balancent
En effaçant nos airs timides quand elle m'accordait une danse.

Deux éclats d'émeraudes posés sur des pommettes écarlates.
J'accompagnais ma dame dans quelque valse délicate.
Je ne me suis jamais courbé. Toujours droit, le torse fier
Si ce n'est enchanté par les courbes de ma douce sorcière.
Puis nous avons regardé grandir paisiblement
Les deux jeunes pousses qu'on avait planté en s'aimant.
On les a protégé densément. Peut-être trop.
Une façon de s'excuser d'avoir au pied les chênes du bouleau.
Naturellement, elles sont parties puiser en d'autres sols
La force d'élever d'autres pousses au milieu des herbes folles
Apprenant des anciens que le ciel se touche
Pour apprendre aux petits quelles sont leurs racines et leurs souches.
Et d'au revoirs en adieux la vie a soufflé nos seize ans,
Plissé notre écorce écorchée par les saisons
Mais dans ma vieille peau elle étouffait, devait se sentir à l'étroit.
Bon sang, qu'il a fait chaud pendant l'été 2003.

Refrain